

Amour et lesbianisme

Lucy Page, *Marcher sur tes os*, Laval, Trois, 96 p.

Janick Belleau, *Humeur...*, Montréal, Carte blanche, 2003, s.p.

Geneviève Lévesque, *Les aurores boréales naissent sous les pierres*, Québec, Le Loup de Gouttière, 56 p.

Jocelyne Felx

Numéro 115, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36956ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (2004). Compte rendu de [Amour et lesbianisme / Lucy Page, *Marcher sur tes os*, Laval, Trois, 96 p. / Janick Belleau, *Humeur...*, Montréal, Carte blanche, 2003, s.p. / Geneviève Lévesque, *Les aurores boréales naissent sous les pierres*, Québec, Le Loup de Gouttière, 56 p.] *Lettres québécoises*, (115), 35–36.

Amour et lesbianisme

Intraduisible, le corps a sa propre langue de rêve.

P O É S I E | JOCELYNE FELX

DEPUIS QUELQUES DÉCENNIES, AVEC TOUTES LES SURPRISES de la langue dont seul son génie est capable, Nicole Brossard nous présente dans ses romans et ses poèmes un monde reflétant la dissipation amoureuse des femmes. Elle a jeté dans l'air littéraire sa voix surprenante, influençant l'expression moderne de l'amour. Dans ses livres, notamment, la femme rend son présent heureux. Aujourd'hui, le rapport de désir et d'amour adressé à une autre femme est partagé entre l'éphémère (la saveur du moment) et la préoccupation de la durée de la relation. Ce faisant, les livres poétiques axés sur le lesbianisme expriment désormais le conflit de l'ordre et de l'aventure, voire le dilemme de l'engagement et de la liberté. Chez Janick Belleau et Lucy Pagé, les deux pôles paraissent inconciliables. Sans référence au lesbianisme, Geneviève Lévesque, pour sa part, cherche dans son recueil un rapport inédit au langage et à l'amour, tissant un déguisement à la fois sombre et lumineux de la complexité des choses.

ESMÉRALDA OU LA BEAUTÉ DU DIABLE

Lire *Marcher sur tes os*, de Lucy Pagé, c'est s'émouvoir des cicatrices laissées par la blessure amoureuse. Une grande capacité de contrastes rythme l'écriture de ce recueil. Aussi, d'entrée de jeu, faut-il être quelque peu attentif aux antithèses. Déjà, à la faveur de l'homonymie, le titre du recueil présente une opposition entre les mots « eau » et « os », suggérant métaphoriquement, terme à terme, la vie et la mort. Pagé, grâce à cette substitution, associe le sublime et le grotesque. Ce faisant, elle transforme le miracle de marcher sur les eaux, inspiré de l'Évangile selon Matthieu (14, 22, 27), en scène macabre. L'homophone « os » remplace le vocable « eau » associé à la jouissance féminine avant le drame : « nous jouissons Shakespeare l'eau nous semblait meilleure que le poison » (p. 62). La tristesse des os blanchis succède donc à l'eau, élément doux et fécond, image de l'amour et de l'union, voire de la valorisation féminine et sensuelle. L'opposition entre le désir et la mort revient ailleurs dans des mots clés du discours tels « Esméralda » et « désert », titres respectifs des première et troisième parties, ou « béguine » et « rouquine » rappelant *Notre-Dame de Paris*. La poète s'inspire du roman de Victor Hugo, remis à la mode par Luc Plamondon et Richard Cocciante, pour signifier la fatalité de sa passion.



LUCY PAGÉ

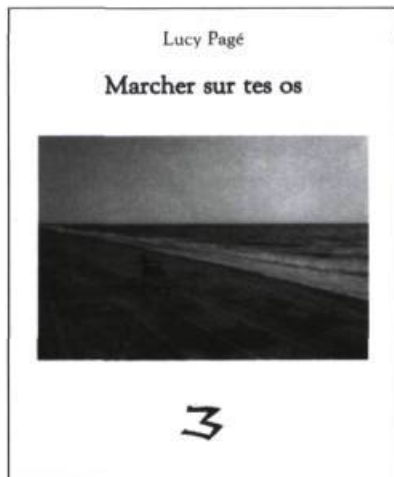
Les flammes de l'amour ont ainsi partie liée avec la tentation ou le fait de succomber à un mauvais démon, surtout dans les première et troisième parties. Des termes tels « résignation », « muselière », « chienne / à l'agonie », « masochiste », « fruit défendu », « sang infecté », « irrespect / de soi », « cri ravalé », nous saisissent ; le doigt de l'interdit refait surface. La congruence et la déviation par rapport aux prescriptions sociales, par rapport à ce qui est approprié ou non selon les normes socioculturelles, suscitent des déchirements. Entre l'innommable et le nommé s'insinuent les reproches dans l'âme blessée. Ainsi, dans la troisième partie, les vers « orgie/démoniaque/la culpabilité/hors-la-loi » (p. 75) aggravent le dilemme. Tout compte fait, ce livre n'est pas le reflet d'une libération mais d'une culpabilité, d'une résignation, d'une déception et d'une colère.

Dans la deuxième partie de *Marcher sur tes os*, mieux réussie, les échappées symboliques sont moins claires. Les peurs, conscientes et inconscientes, ont

trait à l'enfance et à la naissance pressenties comme un abandon et un moment violent. Des termes tels « poupon mort », « sein gercé » et « lait suri », nous captent. À la mère est refusé son pouvoir d'engendrement. La maternité est niée : « De l'utérus sort la mort » (p. 48). Ceci trouve un écho dans *l'anima collectiva* et le politique où la naissance des filles peut être menacée : « les mers tourmentées d'Asie baignent les embryons femelles d'une même lame de fond incarnate » (p. 60). En définitive, le choix du vocabulaire reflétant des séries de déceptions importe chez Pagé. L'ensemble associatif et antithétique finit par faire une œuvre troublante, riche d'effets, même si l'écriture n'est pas toujours maîtrisée.

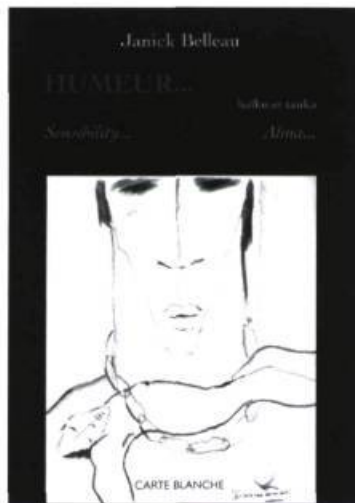
À LA MANIÈRE DE SAPPHO

Janick Belleau m'a rappelé Sappho qui composait des odes, des épithalames et des hymnes pour ses amies. À l'instar de la grande poète vivant sur une île de la mer Égée, Lesbos, l'amour est son univers. Les haïkus et les tankas réunis dans son recueil, traduits en anglais ou en espagnol, exaltent la vie. Contrairement aux poèmes de l'Acadienne Hélène Harbec dans son livre intitulé *Va*, récemment paru aux Éditions Perce-Neige, qui entrelacent ébats amoureux, tendresse au quotidien et domesticité, les contingences sont occultées. Belleau nous présente dans son recueil *Humeur...* une image



érotisante et sexuelle des amours féminines. Le désir a suffisamment de pouvoir sur la réalité et le cadre social pour ne pas céder à la victimisation. *Humeur...* traduit donc une expérience du corps et du monde tournée vers les rapports intimes sans référence aux tensions, troubles ou affrontements. La poète résiste au tragique des sentiments. La stimulation des corps et l'intensification des plaisirs n'ont rien d'indiscret, de voyant ou d'indocile. La nature des impressions, aussi ténues ou imperceptibles qu'elles soient, ne laisse pas planer le doigt de l'interdit. Bref, le plaisir n'a plus rien à voir avec les aveux difficiles.

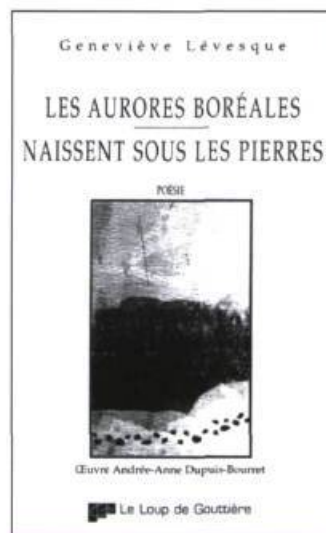
Dans ces poèmes aux amours singulières, à peine quelques ombres se dessinent furtivement : « Ma peur : te perdre » (p. 59). En général, la poète résiste au tragique des choses en glissant sur la surface des émotions et en versant dans la facilité : « Tu serais obèse / Que je t'aimerais encore / Pour tes yeux bleus mer » (p. 52). Voilà sans doute pourquoi ses élans introspectifs tournent court : « Par désœuvrement, je ne rêve que de peau / J'oublie de grandir » (p. 25). En somme, son existence d'amoureuse est la trame dans laquelle se tissent les apparences changeantes de ses émotions et perceptions. Piégée dans son je, la poète n'est pas vraiment attentive à la nature, aux mille signes extérieurs, aux choses vues et observées qui manifestent le monde et expriment une vérité dans la pure tradition du haïku. Cette forme japonaise permet aux poètes d'imposer une idée de la conscience dans le paysage telle une illumination. Or, les titres des poèmes brisent le charme des petits instantanés de Belleau. Ils en alourdissent la plongée intuitive, nous privant de ce petit quelque chose de rapide ou de ce soupçon d'inattendu particuliers au genre.



UN DISCOURS EN IMAGES

À la poésie foisonnante de Geneviève Lévesque manque peut-être l'unité d'imagination. Un certain encombrement d'associations s'installe au fil des pages. La poète est étudiante au doctorat en études littéraires, option création, à l'Université Laval. *Les aurores boréales naissent sous les pierres* est son premier recueil de poésie. Ici, la voix fait ses gammes. Dans ce livre touffu, une métaphore chasse l'autre, dans un continuel jeu de substitutions, comme si chacune, livrée à elle-même, ne devait pas suffire à toucher le but. Ainsi, Lévesque aime vêtir la souffrance d'images d'eau, de feu, de glace et de sang. L'écriture hallucinée est certes un merveilleux exercice de dépaysement. Pourtant, une certaine confusion d'images en résulte. Quelle que soit l'importance du processus d'analogie en poésie, celle-ci n'y trouve pas toujours sa formule la plus profonde. La métaphore n'est pas tout le style pour le poète. Certes, à la faveur du procédé, Lévesque nous fait bien voir son arrachement, son mal de vivre, mais elle ne parvient pas à singulariser

ce qu'elle donne à entendre. Une langue mieux enracinée dans les éléments matériels aurait peut-être eu ce mérite. Dans *Les aurores boréales naissent sous les pierres*, la poète traduit la vie intérieure sous un aspect cosmique, universel et immense. Ici, le rendu des impressions cherche à ordonner la conscience dépressive autour des thèmes du commencement des mondes et de la vie, puis autour de l'amour. Le moins qu'on puisse dire, c'est que le passage *subito presto* du temps des souffrances et de la folie à un éclairage de plein jour, à la page 41 du recueil, surprend. À la faveur de ce redressement, l'imparfait, un peu lourd, soit dit en passant, est relayé par le présent.



L'écriture, à certains égards, relève des littératures baroque et surréaliste. Des motifs tels la flamme et la neige, la lune, le nuage et le vent, le haut et le bas, et leurs renversements vertigineux, reflètent le paysage intérieur en ruine. La mise en abyme du titre condense le propos du recueil, depuis le chaos de la folie et la perte du moi, symbolisés par les pierres, jusqu'au lumineux coup de pinceau de l'amour, semblable aux aurores boréales après les violentes éruptions solaires et leurs turbulences.

L'imagination encore incontrôlée qui ne laisse pas la réalité s'épanouir, qui multiplie les images autour des choses à dire, c'est le reproche qu'on peut faire à ce livre dont l'auteure, pourtant, ne manque ni de talent ni de sensibilité.



GENEVIÈVE LÉVESQUE